

Les Sans Domicile fixe à Paris

Sommaire

Page 5	Introduction
Page 8	1. Les SDF
Page 9	A. Il y a aujourd'hui 86000 SDF en France dont 1500 à Paris
	a. Qu'est ce qu'un SDF ?
	b. Qui sont-ils ?
	c. Pourquoi devient-on SDF ?
Page 14	B. Marginalité
	a. Qu'est ce que c'est ?
	b. 2 types de marginalité
	c. Un cercle vicieux
Page 16	C. Mendicité
	a. Qu'est ce c'est ?
	b. Les techniques
Page 18	D. Santé
Page 19	E. Les SDF et les autres
	a. Les SDF et la société
	b. Notre regard
	c. Les SDF et la loi
	d. Les SDF et la politique
	e. Les SDF entre eux
	f. Les SDF et les citoyens
Page 26	2. Habiter
Page 27	A. Paris
Page 28	B. Habiter ?
	a. Qu'est ce que c'est ?
	b. Habiter ? SDF ?
	c. Où ?
	d. La rue un mode de vie
	e. Appropriation d'un lieu
	f. Le nomadisme
	g. Et les aides ?
Page 38	C. Le phénomène des tentes
	a. Les faits
	b. La misère pas moins pénible au soleil
	c. Cohabitation dégénère
	d. Les Enfants de Don quichotte
Page 43	Conclusion.

Page 44	Bibliographie
Page 46	Résumé Mémoire (VF)
Page 48	Résumé Mémoire (anglais)
Page 50	Lexique



Introduction

Dans une ville comme Paris, une ville importante dans l'histoire mondiale, un centre politique et économique majeur, ainsi qu'un point de passage pour les transports internationaux, capitale mondiale de la mode et du luxe. La population est très hétérogène, on y croise des gens qui vont travailler, des voisins, des touristes, des livreurs, des ados, des enfants, des marchands de journaux, des promeneurs, des mamans, des hommes d'affaires. Mais aussi des Sans Domicile Fixe....

De tout temps, on a parlé de vagabonds, clochards, clodos, sans-abri, sans domicile fixe, SDF...

Depuis quelques années, les médias s'emparent du sujet, de façon récurrente, surtout durant l'hiver. On nous explique, on nous montre la misère dans laquelle vivent les SDF : les conditions de vie les problèmes d'hygiène, relationnels, de nourriture, de sommeil, les centres d'hébergement, etc. ...

Les pauvres sont plus ou moins dans la situation de l'étranger qui se trouve pour ainsi dire matériellement en dehors du groupe dans lequel il réside.

Les SDF malgré leur visibilité de façade sont invisibles aux regards ordinaires des jours ordinaires.

Aucun groupe social n'est pourtant à la fois plus visible et plus facilement identifiable que les SDF dans les villes d'Europe. Les SDF ne répondent pas à toutes les caractéristiques que nous attendons des hommes, ils ne répondent pas aux traits humains qui nous sont familiers.

Ils échappent à nos catégories usuelles de citoyens de chercheur, de passant, de spectateur, de raisonneur, ils échappent à nos catégories affectives, à nos ressources référentielles, à nos catégories politiques, à nos réflexes d'observation.

Que leur présence soit « trop » visible » ou invisible, les personnes sans domicile transforment l'espace public à l'insu de la plupart de ceux qui le traversent, en un espace « mixte », à la fois public et privé, qui devient alors la scène de la vie quotidienne des personnes sans domiciles.

Nous sommes ici dans le cas d'individus communément considérés comme exclus de la société, socialement « désinsérés ». S'ils sont effectivement exclus du monde du travail, des formes traditionnelles de logement, et coupés de leur famille, il n'empêche qu'ils vivent au sein de notre société, de nos villes, de nos rues, proches de nos entrées d'immeuble.

Tellement proches que nous dévions parfois de notre trajectoire lorsque nous les croisons. Tellement proches que nous détournons parfois le regard pour ne pas les voir.

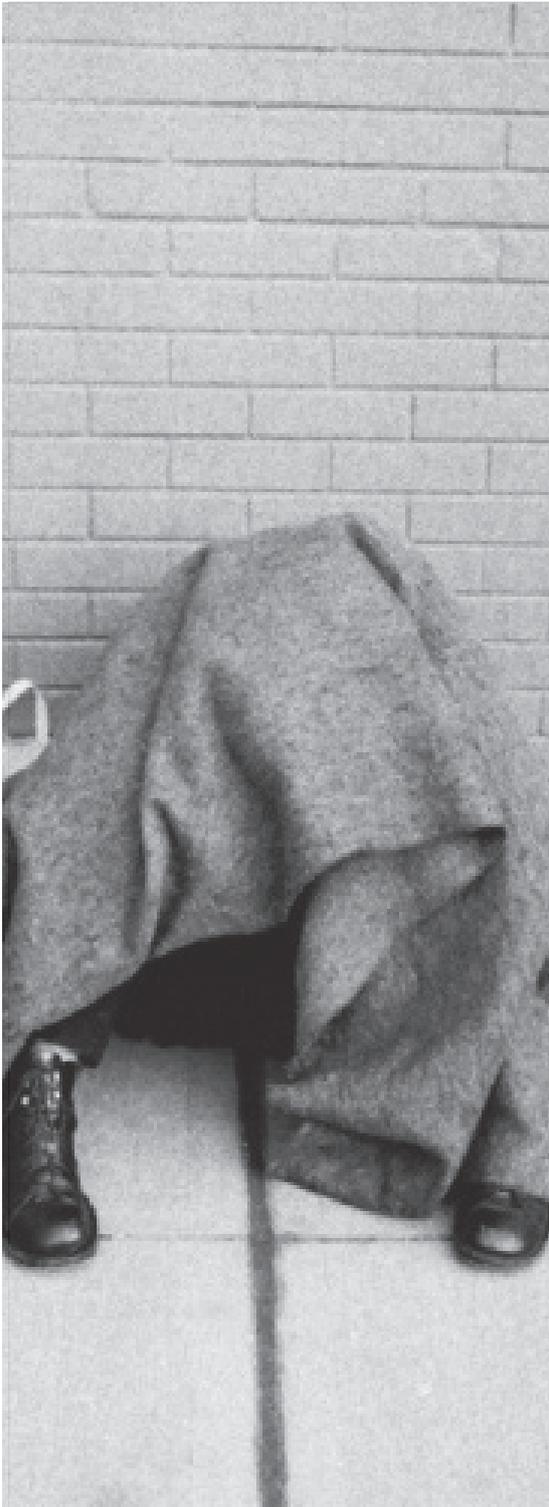
De nombreux riverains se plaignent de leur présence, de l'installation des SDF en bas de chez eux. La cohabitation est permanente et dégénère parfois, comme lors de l'installation des tentes qui a engendré bien des conflits et des débats...

Bien que « socialement exclus », ces individus entretiennent des relations sociales et personnelles avec de nombreux acteurs : complices, commerçants, gardiens d'immeuble, résidents, agents municipaux, ils ont reconstitué un univers relationnel, et un mode de vie dans le cadre spatial de l'urbain.





Alors en tant que designer,
comment concilier le mode vie
marginal des SDF avec celui des
citadins ?



Les SDF

Qui n'a rencontré au coin d'un trottoir, dans une gare ou un aéroport... Ces personnages maintenant familiers des grandes villes et que chacun se représente et désigne spontanément comme SDF ?

Familiers non seulement parce qu'en plus grand nombre, ils attirent notre regard, mais aussi et surtout parce qu'ils occupent, dans l'espace social, une place matérielle et symbolique non négligeable

A. Il y a aujourd'hui 86000 SDF en France dont 15000 à Paris.

a. Qu'est ce qu'un SDF ?

Être en dehors de tout enracinement, de toute filiation, de tout travail, donc de tout statut social. Être SDF, c'est perdre ses repères, être non-inscrit dans la société, les repères s'effacent au fur et à mesure du temps. Ils vivent en dehors du temps donc complètement décalés.

La désignation « SDF » est la plus utilisée aujourd'hui et s'est imposée comme successeur contemporain des anciennes figures du « vagabond » et du « clochard ». Ce n'est qu'au début des années 1980 que le sigle SDF est devenu principale désignation des personnes qui vivent dans la rue. SDF, c'est être Sans Domicile Fixe. Mais être SDF n'est pas seulement avoir perdu son logement et se retrouver au plus bas de l'échelle sociale, c'est aussi être confronté à des doutes sur l'existence et son identité. C'est être dans un état d'abandon et de solitude infinie.

Ce sigle SDF, dont les trois lettres nous conduit systématiquement à l'image négative qu'on se fait et donc à une sorte de déshumanisation de ceux qu'elles désignent.

Ils vivent pour la plupart seuls, détachés de toute vie sociale, dans un perpétuel brouillard.

Ils sont souvent repérables par leur manque d'hygiène, leur totale indifférence et à eux-mêmes. N'ayant plus d'images d'eux-mêmes qui se tiennent, ils s'enfoncent peu à peu dans « l'animalité ».

Nous ne dirons pas que tous les SDF se ressemblent mais que les traces de leurs conditions les associent. Les signes de santé physiques et psychologiques sont les effets ravageurs du temps passé à la rue.

Parler « du » SDF revient à inscrire une variété de personnalité et de situations dans une catégorie définie par un état, et non par un rôle social.

Les sans-abri occupent ainsi la position de ceux qui, dans la Grèce classique étaient désignés par le mot *Apolis*, c'est-à-dire ceux que les Grecs ne pouvaient pas nommer. Ni citoyens, ni métèque, ni esclaves, ni étrangers, n'ayant aucun ancrage territorial ou symbolique, ils n'entraient dans aucune de leurs classifications.

« Être utile » c'est avoir une fonction, être productif, constituer la finalité d'une société harmonieuse et stable.

Le sentiment de n'être plus rien apparaît très vite quand on est à la rue. Plus de repères, plus de preuves d'existence. On est plus client des magasins, plus usager du métro, plus salarié d'une entreprise.

Les SDF forment la population dominante de la rue dans les années 1990. Les « zonards » étaient fiers de leur appartenance au monde la rue, et vivaient ce que l'on peut appeler une « errance créative ».

Au contraire les SDF d'aujourd'hui ne forment pas un groupement organisé, rassemblant des personnes autour de valeurs communes et revendiquant un même mode de vie en dehors des contraintes sociales. Ils ne développent pas de culture particulière mais des savoirs faire qu'ils tirent de l'expérience de la survie à la rue.



*« Je n'ai plus rien,
donc je ne suis plus
rien. »*

Par SDF on entend :

- Les personnes totalement dépourvues de logement et ne disposant pas d'un abri pour la nuit.
- Les personnes qui se trouvent dans des centres d'hébergements pour sans-abri ou plus longuement qui fréquentent des services proposés aux SDF.
- Les personnes qui se déclarent SDF, dans la rue, dans un espace public (métro, gares, squares, etc.) ou aux guichets de l'assistance.
- Les personnes qui peuvent être reconnus spontanément dans la rue comme SDF.

Des chiffres:

b. Qui sont-ils ?

On évalue à 3 millions le nombre de mal-logés en France, et 86000 celui des sans abris. À Paris, on compte (estimation) 15000 SDF.

C'est une population difficilement estimable, itinérances et pratiques des SDF, le fonctionnement des institutions ne permet pas les conditions d'une évaluation précise de cette population. Le recensement s'effectue uniquement si les individus entrent en contact avec une institution officielle pour bénéficier d'une aide ou d'un hébergement.

3 millions de mal-logés

10 à 20 % sont des femmes

12 % des hommes ont moins de 30 ans

15.8 % des femmes ont moins de 30 ans

10 % sont des mineurs

71 % vivent seuls

1 sur 3 exerce une activité professionnelle

29 % sont sans papiers

9 % vivent dans des abris de fortune

50 % sont accueillis dans des centres d'hébergements

6 SDF sur 10 touchent au moins une prestation sociale

40 % n'ont pas de diplôme

10 % sont illettrés

Origine géographique de naissance :	Répartition géographique en France :
- 77 % France	- 43 % Paris et Région parisienne
- 11.5% Maghreb	- 24 % Ouest
- 5.7 % Union Européenne	- 17 % Nord
- 1.3 % Afrique Noire	- 9% Est
- 4.5 % autres	- 5 % Sud
	- 2% dom-tom

c. Pourquoi devient-on SDF ?

Aucune classification, non qualifiés, isolés ces hommes et ces femmes se retrouvent dans cette situation au terme d'une descente sociale alimentée par la crise de l'emploi et du logement.

Les SDF, le phénomène SDF, l'état SDF, ne sont pas qu'un problème de lieu mais aussi un problème de lien. Les liens des SDF sont souvent insuffisants, et leur défaut se fait d'autant plus sentir qu'une sortie de la rue plus ou moins rapide dépend souvent des liens dont on dispose le moment venu.

Le passage à l'errance est caractérisé par une ou des ruptures de relations.

C'est le ou les ruptures de relations qui, parmi d'autres effets possibles, peuvent conduire à l'état SDF. Cette rupture peut se faire avec la famille d'origine ou dans le couple, notamment par l'alcoolisme ou alors par un événement, par la perte d'un emploi et ses conséquences et par la difficulté à retrouver un emploi.

« Au-delà de la pauvreté et de l'exclusion, l'histoire de ces sujets, quel que soit leur milieu social fait généralement apparaître une psychopathologie personnelle lourde, doublée d'une pathologie familiale importante. L'enfance en particulier a souvent été marquée par des traumatismes graves. » Note Patrick Declerck, ethnologue et psychanalyste qui leur a consacré plusieurs années et un ouvrage « les naufragés ».

« Violence, inceste, abandons, placements en foyers, auxquels s'ajoute un parcours chaotique, la rencontre avec l'alcool ou la drogue, des séjours en prison ou en hôpital psychiatrique, la rue finit toujours par s'imposer »

« Les naufragés » par Patrick Declerck
– édition Terre Humaine Plon 2001

Soit une accumulation de ruptures dans la vie d'un individu qui brisent un à un les liens de la société pour le laisser isolé, atomisé.

Nombre d'experts distinguent trois phases dans la «carrière» d'un sans-abri :

- Fragilisation (découverte de la galère et des violences de la rue)
Elle correspond à l'entrée dans la « carrière ». Les personnes qui ne maîtrisent pas encore les systèmes des réseaux qui pourraient les aider.

Ce n'est qu'à partir du moment où elles se considèrent elles-mêmes comme SDF que la « carrière » des SDF ne débute. La première nuit à la rue ou dans un centre d'hébergement, la première queue pour bénéficier d'un repas, la première demande d'aide sont les facteurs d'une « carrière » de SDF.

- la routinisation, au terme de laquelle les SDF commence à organiser sa vie autour des différents services d'aide.

- Sédentarisation.

Les phénomènes de pauvreté et de vagabondage ne sont pas nouveaux, les transformations économiques, les changements dans l'organisation de l'agriculture et dans le monde urbain sont à chaque fois générateurs de misère pour des parties entières de la population, l'ampleur et les formes de la pauvreté varient selon les époques.



B. Marginalité

a. Qu'est ce que la marginalité ?

La marginalité c'est la différence. Elle nous met en marge nous place en bordure du groupe humain, nous pousse à la lisière de l'espace communautaire. On vit en marge de la société, c'est-à-dire qu'on vit différemment, on réagit différemment, on dort différemment, on se nourrit différemment...

Les populations marginales sont et ont toujours été variées, elles coexistent aujourd'hui elles sont plus ou moins visibles dans les espaces ouverts de la rue : brigands, vagabonds, prostituées, zonards, toxicomanes, délinquants, clochards et SDF.

b. 2 types de marginalité

Nous distinguons deux types de marginalité dans le cas des SDF. La marginalité involontaire (SDF, délinquant) et la marginalité choisie ou délibérée, expression d'une démarche consciente, d'un engagement entier.

Dans le cas de la marginalité involontaire, les SDF se retrouvent à la rue, suite à une descente sociale, un rejet de la société, il devient un exclu social.

c. Un cercle vicieux

Sentiment d'exclusion, sentiment de dérangement, on s'exclut tout seul.

«C'est comme si tu étais tombé dans un petit cercle, tu crois que tu vas remonter facilement. Mais tu retombes et le cercle s'agrandit. À chaque chute, il se creuse et tu te rends compte que tu n'arriveras pas à regagner la surface. Tu es aspiré par le fond »



Avec le temps ?

Quand les individus sont restés trois années dans la rue, le processus de marginalisation se confirme, ils ont plus ou moins instauré des relations avec d'autres SDF, ils tiennent déjà des discours sur la vie en squat, sur la mendicité.

Il semble que les SDF, après cinq années passées dans la rue, sont déjà engagés dans un long parcours de marginalisation et sont « installés » dans leur vie de marginaux, les conversions vers une vie sociale deviennent plus difficiles.

Au début, les jeunes qui tentent l'aventure de la rue apprécient encore les aspects positifs de l'amitié et de l'absence des contraintes. Cette période de découverte s'effrite rapidement avec le temps et au bout d'un an à la rue, l'illusion sur les solidarités nouvelles et l'amitié se dissipent.

Quand ils ont passé deux ans dans la rue, ils connaissent les avantages de la « liberté », et les inconvénients de leur situation. Ils s'adaptent à cette vie marginale parce qu'ils n'ont pas d'autres choix ou parce qu'ils n'essaient pas d'y échapper.

Certains c'est sûr, ont passé trop de temps à la rue pour revenir à la surface. Trop d'alcool, trop de dépression. Plus possible de retourner dans la vraie vie : avec ses normes et ses obligations. DASS, foyers, prisons...

Certains ont connu le pire de la vie en collectivité et ne la supportent plus. Beaucoup de Sans-Domicile refuse la société en bloc. Pas de RMI, pas d'allocation, pas de couverture maladie. Ils ne font pas valoir leurs droits et ne demandent rien à personne.

Aujourd'hui certains affirment même que vivre dehors est un choix .



C. La mendicité

a. Qu'est-ce que c'est ?

La mendicité consiste à solliciter une aumône, sans contrepartie, ils parcourent les rues, les métros en quête de quelques sous ou autres... Les mendiants se présentent essentiellement parmi des catégories de personnes marginalisées, sans ressource, dont le nombre a augmenté ces dernières années en raison de la crise économique qui a favorisée la montée du chômage et les phénomènes d'exclusion.

D'une manière générale, les SDF cessent de mendier lorsqu'ils ont assez d'argent pour acheter de la nourriture ou de l'alcool dont ils ont besoin pour passer la journée.

Toute cette vie à la rue est très difficile. Tout toujours est à recommencer. On réussit à trouver à manger qu'il faudra recommencer demain la même quête, les mêmes trajets, les mêmes rues. La manche est la première et la plus importante des activités pour se procurer de l'argent dans la rue, on estime 70 % des SDF qui y ont recours. Pour ceux qui n'ont pas d'autres revenus, l'obligation de mendier quotidiennement est inévitable, les autres se débrouillent avec leurs pensions. 30 % des SDF prétendent ne jamais mendier.

b. Les techniques de la mendicité :

Les moyens de gagner quelque argent dans la rue sont divers. Quel que soit le moyen, les SDF sont en concurrence. Les SDF « travailleurs » ne voudraient perdre le fruit de leurs efforts en laissant d'autres mancheurs moins honnêtes, leur voler leur « clientèle » .

Actuellement, certains roumains, hommes, femmes ou enfants tziganes ont pris le relais des SDF sur certaines lignes du RER. Ils jouent la carte de la sensibilité des voyageurs et n'hésitent pas exploiter les enfants.

Pour survivre chacun a recours à des stratégies pour rentabiliser sa prestation, chacun doit développer des qualités particulières afin d'être performant. Certains sauront développer des techniques modernes proches du marketing tandis que d'autres continueront à pratiquer une mendicité traditionnelle.

Dans ces formes plus traditionnelles de la mendicité, les manières de faire sont différentes.

Nous pouvons observer des méthodes dites passives, des méthodes actives et pour certains mancheurs travailleurs des méthodes créatives.

Passive :

Méthode de la « pancarte » et du « tapecul » ne requièrent aucune mobilisation du mancheur, sinon celles de choisir un endroit stratégique, bien en vue d'un maximum de personnes, prend possession d'un espace avec installation d'une couverture, un sac, un chien puis restera assis pendant des heures offrant le spectacle de sa souffrance, de sa détresse et de dénuement.

La méthode de la « pancarte » est plus élaborée, le SDF reste assis, mais il montre un écriteau avec un texte sommaire, qui résume une situation : « Sans travail, sans ressource » un état : « *J'ai faim* »

La pancarte évite tout discours superflu, c'est un appel.

Active : la rencontre

Aller à la rencontre implique une relation dynamique à l'égard d'autrui et une relation d'échange direct. Le SDF doit avoir préparé son discours et ses arguments. Il doit être capable de discuter et de convaincre.

Une forme d'organisation du travail :

Les SDF décrivent des méthodes, des circuits réguliers, une fidélisation de la clientèle. Ils évoquent un cycle de travail régulier proche d'un temps de « travail » complet ou partiel.



D. Santé

Il est reconnu que les conditions à la rue sont rudes et que la santé en devient d'autant plus fragile. La violence de la vie à la rue, les difficultés à accéder à un minimum d'hygiène accentuent fortement par exemple le risque d'infection.



« Si on compare le recours aux soins de sans-abri à la population générale, on ne trouve pas de différences significatives. Pourtant, l'observation qualitative met en avant des marques sur les corps particulièrement visibles et les maladies déclarées sont du côté des sans-abri nettement plus fréquentes que le reste de la population : 2 fois plus pour les maladies respiratoires, 3 à 5 fois plus pour les maladies du système digestif, 10 fois plus pour les troubles du sommeil. »

« Les SDF, visibles, proches, citoyens »
par Danielle Ballet – édition PUF 2005

« Sur le trottoir, la santé ne tient qu'à un fil. En un clin d'œil tu peux passer du camp des vivants à celui de mourants. Il suffit d'une bagarre, de l'incendie d'un quat, d'un sale rhume qui dégénère, d'une chute vicieuse, d'une infection, d'un ulcère mal soigné. Dans la rue, tu dépéris de fatigue et de maladie. Le sida et la tuberculose, les cancers pas diagnostiqués, les poux, la gale, les dents cassés et les pieds déchirés par la marche. La rue, doucement mais sûrement, te transforme en squelette.

À 30 ou 40 ans, ils ont l'air de vieillards. Ça vient vite ... L'alcool et la drogue, ça abîme, mais il n'y a pas que ça. Il y a le sommeil en miettes et les repas anarchiques. Le froid qui te fragilise, qui te ruinent les bronches. La déprime qui te coupe l'appétit et te défonce le moral. » Brigitte

« J'habite en bas de chez vous » par
Brigitte - oh éditions 2007

E. Les SDF et les autres

a. Les SDF et la société

Cette question est devenue un véritable enjeu de société comme en témoigne sa médiatisation importante, mais néanmoins saisonnière.

En effet c'est principalement à l'occasion des grands froids ou des grandes chaleurs (comme ce fut le cas en 2003 avec la canicule et en 2006 avec l'installation des tentes), que les journalistes multiplient les reportages pour témoigner des conditions difficiles auxquelles les SDF doivent faire face. En dehors des conditions climatiques, le quotidien difficile des SDF ne semble plus émouvoir.

Les relations sont plus ou moins faciles selon la personne ou la nature de l'institution. Plus faciles avec les associations caritatives qu'avec la police par exemple.

Le point commun entre ces relations est qu'elles ne sont ni régulières ni assurées. En effet, les SDF ont abandonné pratiquement toutes relations avec les institutions coutumières, l'école, la sécurité sociale, les allocations familiales, les banques, les transports en commun (en tant qu'usager et non pour la manche), etc.

Ce sont pour la plupart du temps pour eux des « nouvelles » institutions auxquelles ils s'adressent les bénévoles, les associations, etc....

b. Notre regard sur les SDF.

Leur identité est donnée de l'extérieur et les images qu'ils renvoient sont celles de la dégradation, de l'impuissance, de la misère, de la folie, ou de détresse.

En observant les relations des SDF et de la société on peut discerner trois types d'attitudes.

Le regard de dégoût :

La première est le refus des SDF, cette attitude est beaucoup plus partagée qu'on ne peut penser. Quoi qu'ils prétendent, et quels que soient leurs efforts pour prouver le contraire, beaucoup de grandes entreprises de transports, de municipalités, repoussent avec plus ou moins de délicatesse les SDF hors de leurs champs de responsabilité. Arrêtées anti-mendicités, expulsion hors des squares, installations de bancs anti-SDF, tous les moyens sont bons.

« Lorsqu'un architecte a ménagé un auvent au-dessus d'un immeuble, la copropriété fait remplir le sol de ce auvent de cailloux très agressifs afin de dissuader les SDF de s'y installer. »

Les SDF sont perçus comme ce qu'on appelle en français de tous les jours des « emmerdeurs ». Les gens ne voient d'eux que leur odeur, leur visibilité se réduit à leurs désagréments.

« Vivre toute la journée sous le regard des autres. Sans répit. Il y a toujours une paire d'yeux braquée sur moi. Ceux des passants, des commerçants, des touristes. Ils me regardent, ils m'observent. Je suis comme une chose bizarre, un meuble biscornu, une vitrine incompréhensible. » Brigitte

Le regard compassionnel :

La deuxième attitude est celle que nous fournit une longue tradition caritative prise en compte par le travail social. Les SDF sont incontestablement dans le besoin et le code de réponse de notre société ne peut être que matériel.

Ainsi on cherchera à alléger les difficultés matérielles des SDF en leur fournissant ce dont on imagine qu'ils ont besoin. Le regard charitable fait des SDF des humains en manque : manque de nourriture, manque de toit, manque de douches, manque de café, manque de vêtements. Cependant ce point de vue réduit l'homme à des demandes et les interprètes souvent avant de les avoir entendues.

« On donne facilement un sandwich ou une cigarette aux SDF, mais on se le reprend en pleine face »

De toute façon, il maintient les SDF dans leur condition : ils mangent, boivent, se lavent parfois, s'abritent ici ou là et dans les meilleurs des cas se font soigner, mais ils n'habitent toujours pas.

Ce regard est celui du cœur, de la charité, de la compassion. Il voit le manque apparent, la carence immédiate, le besoin supposé.

Le regard scientifique :

Ce troisième regard est le plus vicieux et plus difficile à corriger car il est trompé par un large consensus culturel et une haute valorisation. Les chercheurs les plus investis sur ce type de regard sont cependant les médecins.

Ceux-ci parmi le corps médical qui s'intéresse aux SDF voient ces derniers de sorte de malades.

Il est d'ailleurs vrai que les SDF soient victime de maladies en tout genre : maladie de peau, de digestion, des nerfs, maladies mentales et infections de toutes sortes.

Mais la maladie, si on s'y attache trop, change le regard loin de l'homme. L'état du SDF. Malade social ? malade psychosocial ? c'est la notion de norme qui change dans ce regard.

c. Les SDF et la loi.

Nous ne sommes plus dans une logique essentiellement répressive mais assistancielle.

Ce changement récent institué dans la loi avec la suppression du délit de vagabondage en 1994 dans le nouveau code pénal est important pour comprendre le changement de modèle qui présente le SDF d'aujourd'hui comme victime.

La création du SAMU social en 1994 en est l'exemple.

Cependant, toute idée de répression n'a pas totalement disparu.

Aujourd'hui : arrêtés municipaux, anti-mendicités, anti-bivouac, interdiction de boire dans la rue, etc.... L'adoption du délit de mendicité agressive, et les quelques prises en charge d'autorité sur des SDF, sont des exemples qui témoignent des tentations gouvernementales de revenir sur la question SDF à un mode répressif.

d. Les SDF et la politique.

Enjeu de société, la population SDF est aussi un enjeu politique au point de contribuer à faire ou à défaire des destins présidentiels.

En 1995, Jacques Chirac, candidat à l'élection présidentielle, a fondé sa campagne et son projet sur la lutte contre la « fracture sociale ». C'est dans le contexte de cette course vers l'Elysée que le candidat, alors Maire de Paris, a fortement soutenu le projet du SAMU social qu'il a inauguré en 1993.

En 2002, Lionel Jospin, s'est engagé dans le cadre de sa campagne à tenir l'objectif, s'il remportait les élections, du « zéro SDF en 2007 ». Ce slogan jugé irréaliste et ambigu sur la méthode participa à sa décrédibilisation dans la course vers l'Elysée.

Et cette année avec l'opération campement des Enfants de Don Quichotte, l'action se fait d'autant plus médiatique et importante que les élections présidentielles sont proches.

B. Habiter ?

a. Qu'est ce que c'est ?

Occuper habituellement un lieu.

C'est une fonction que tout le monde a. On habite de différentes manières selon les endroits et selon les personnalités. Mais habiter c'est essentiel.

C'est une forme de protection tout d'abord matérielle, on se protège du froid et des chaleurs, c'est aussi une protection psychologique, on respecte notre intimité.

Habiter c'est avoir sa maison ou son appartement, c'est une fierté, on s'installe, on décor et on habite, c'est aussi plus vaste c'est être touché par son amour propre.

C'est s'approprier un lieu, un espace à soi.

C'est aussi pouvoir se sentir « chez soi », donc « chez soi-même » c'est une limite,

« mon corps est ma maison, mon espace de liberté ».

C'est un espace qui reflète ce qu'on est et ce qu'on a. C'est un espace privatif, intime qui se définit par rapport à l'espace public.

Lorsqu'on a un « habitat », on ne se pose pas la question du « chez soi », mais c'est après la rupture que l'on prend conscience de ce que l'on a perdu.

À la rue, l'intimité se partage.

b. Habiter ? SDF ?

Pour les SDF c'est conserver les apparences de la vie domestique, refus de la déchéance, signe de bonne santé mentale, de pouvoir investir un lieu, conservation de l'amour-propre.

Et pourtant, contrairement à ce que SDF défini, ils ne se distinguent pas en ne disposant pas de domicile fixe : ils n'habitent pas du tout.

C'est le point majeur qui les mets en marge de nous. Ils mangent, parlent, rient, aiment, jouent, marchent, comme tout le monde. Mais ils ne sont pas entiers, il leur manque quelque chose qui les distingue, quelque chose qu'on ne peut pas voir puisque justement la chose fait défaut : ils habitent nulle part, ou plutôt ils n'habitent pas (physiquement).

e. Les SDF et les associations ?

« Nous travaillons par l'accompagnement de ces personnes, par la réinsertion par le biais de la culture. Culture au sens large du terme, nous prêtons des livres, comme nous pouvons avoir juste une simple conversation avec eux.

Nous agissons aussi par la sensibilisation : en milieu scolaire, et auprès du public en général, nous avons organisé une campagne de sensibilisation lors d'une soirée dans un bar, c'est une population que l'on ne connaît pas assez, alors cette soirée permettait aux gens de se faire une idée de qui ils sont et/ou leur montrer que la population SDF est très variée, on se fait trop d'images stéréotypées de ces gens.

Nous communiquons aussi directement sur le terrain, sur un bout de trottoir, nous allons à la rencontre des Sans-abri et discutons, les conseillons, et les dirigeons vers des centres.

Nous travaillons avec le centre Edouard vaillant, de Boulogne, il est subventionné par la ville de Boulogne. Il y a une trentaine de places dans ce centre, se sont souvent des habitués qui y sont. »

Viviane Tourtet, présidente et fondatrice de l'association « les bancs publics »

Les relations entre les SDF et les associations sont assez bonnes en général. Les personnes qui vivent cette situation sont plongées dans une profonde solitude et désespérance parce qu'elles sont sans valeurs aux yeux de la société. Les SDF sont très sensibles à la manière dont on va se comporter avec eux. Les associations sont là pour leur apporter un soutien moral et physique. Il y a souvent une réelle relation de partage et d'échange qui s'installe. Parfois même des amitiés. Les associations agissent avec écoute et respect.



f. Les SDF et les SDF ?

Relations d'amitié, de compagnonnage, celles de travail, la convivialité alimentaire et la sexualité.

Les relations de compagnonnage sont fréquentes, mais les relations d'amitié sont plutôt rares.

Ils ne font jamais référence à un « nous » collectif, il ne semble pas exister de « communauté » avec un système de valeurs partagées.

Les relations entre SDF sont très difficiles, ils ont tous un parcours chaotique, fatalement ce n'est pas simple. Ils sont méfiants les uns des autres.

Les 3/4 des SDF n'ont plus aucunes relations en dehors du milieu de la rue, seule une infime minorité a préservé une relation ne serait qu'avec au moins un membre de la famille. Quand le processus de marginalité est engagé, les attaches sociales et familiales se rompent, les modes d'échanges s'effectuent dans le circuit fermé de la rue.

Les SDF reconnaissent tous « ne compter que sur soi-même », « la solidarité, ça n'existe pas dans la rue », l'individualisme du « chacun pour soi » permet une relative protection de soi.

La méfiance est le maître mot de la rue.

L'individu se voit différent de tous les autres, il fuit donc toutes formes de sociabilité.

« Personne, j'évite les groupes, y'a toujours des histoires, Et puis je suis bien tout seul ! J'ai toujours été solitaire, comme ça on est libre de faire ce qu'on veut, ça existe pas les vrais amis dans la rue, j'ai essayé plusieurs fois , ça a toujours foiré !! »

Contrairement à ce qu'ils prétendent, les SDF isolés survivent mal à la rue, si l'alcool, la violence ou la drogue entretiennent une dépression toujours latente chez les SDF, ils ne préservent pas longtemps une personne privée de tout soutien et de toute relation.

Les rapports entre les hommes sont durs et intolérants, la violence et l'alcool, la dépression et les conditions de vie effacent toute possibilité d'organisation dans la durée.

Les SDF se défient les uns des autres. Ils expliquent que la rue est comparable à « une jungle urbaine » ou encore « une école de la délinquance ».

Pourtant malgré les trahisons et la violence, les SDF ont besoins d'échanges et de communication, certains forment un groupe durant un certain temps mais les relations restent insuffisante et conflictuelles.

Les SDF qui ne vivent pas de la manche ont souvent des discours très négatifs à l'égard des mendiants. Ils se réfèrent à la fierté, la dignité, et au respect de soi-même, jusqu'à l'esclavagisme et la dégradation.

Dans cet univers l'agressivité, la violence et les ruptures font partie du mode de relation dans la rue .



g. Les SDF et les citoyens ?

Les relations avec les citoyens sont très diverses. Parfois des vraies amitiés, mais aussi des « guerres ».

Les SDF investissent les lieux publics pour en faire leur espace « privé », ils utilisent la rue comme scène de leur vie quotidienne. La frontière entre le public et le privé est trop mince, elle peut parfois engendrer des situations désagréables pour les citoyens comme pour les SDF

On a vu avec le phénomène des tentes que les relations entre les SDF et les citoyens peuvent changer. À l'arrivée des tentes dans le paysage urbain de Paris, les citoyens ont accueilli cette opération positivement, la solidarité de chacun s'est alors fait sentir.

Les relations se sont dégradées par la suite, la présence des tentes était devenue trop gênante pour certains.

Cependant ne faisons pas de généralité, les SDF par le fait de se sentir exclus et en marge de la société, ressent le plus souvent en retrait et ne gêne pas les gens.

Ils sont extrêmement sensibles à la manière dont on va se comporter avec eux.

Mais ils sont au-delà de leur apparence souvent agressive, demandeurs d'une vraie présence venant de ce monde dont ils sont exclus. C'est de l'écoute et du respect qu'ils cherchent.

Les gens ont peur des SDF, de leurs attitudes et de leurs odeurs...



Les différentes opérations « campements » ont soulevé non seulement des questions sur les conditions de vie des SDF à la rue, sur les relations entre SDF et citoyens, mais surtout la question du logement et de l'habitat. Les tentes ont induit une certaine forme d'habitat chez les SDF.

Et même si cet habitat n'est qu'une toile de tente, elle a quand même permis à plusieurs SDF de se sentir comme « chez eux ».



HABITER

A. Paris

Paris c'est entre autres...

Équipements :

110 fontaines, 90000 arbres, 9300 bancs publics, 80 000 candélabres, 400 parcs et jardins, 34 piscines, 20 000 cafés, 4000 établissements publics, 64 bibliothèques municipales, 134 musées...

Mobilité :

1700 Km de voies, 13 Km de voies fluviales, 35 Km de Bd périphérique, 580 Km de voie de bus, 14 lignes de métro, 2 h de traversée à pied, 25 % de l'espace total est réservé à la voirie, 43 % de l'espace public consacré au trottoir, 11 000 000 de déplacements journaliers...

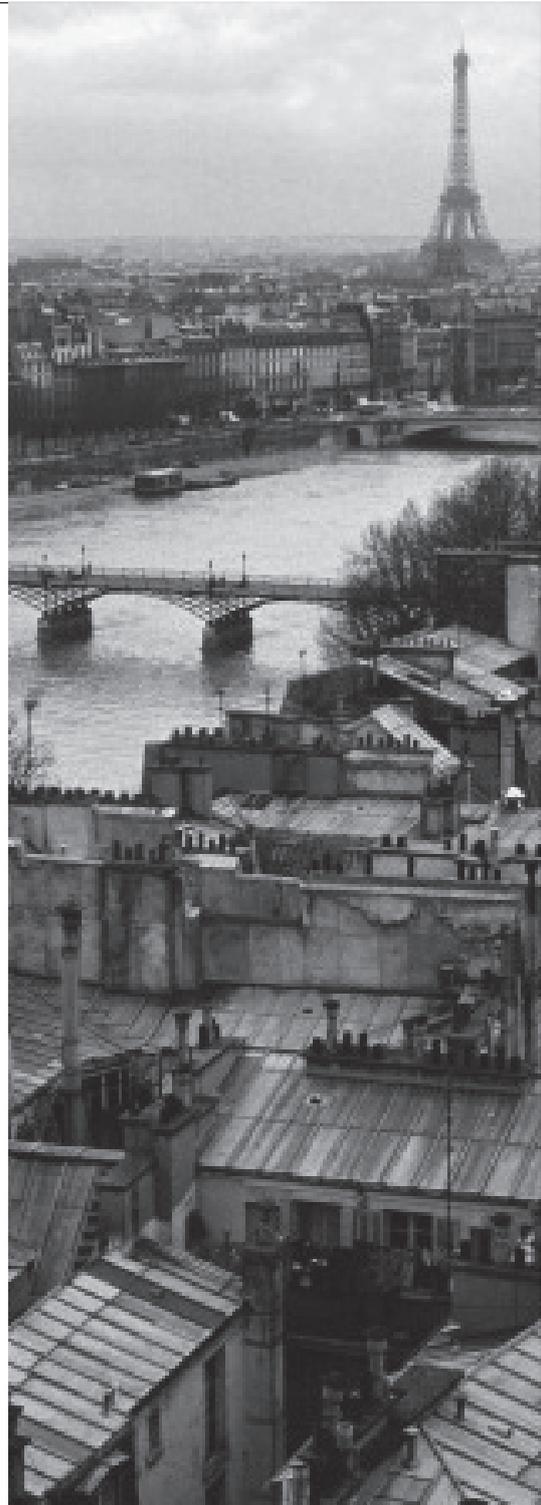
Populations :

105 km², 20 arrondissements, 80 quartiers, 5300 îlots, 75000 parcelles, 2 125 800 habitants, 20 000 hab/km², 1 300 000 logements, 160 000 logements sociaux

Et 15000 SDF..

Source : Pavillon de l'arsenal - Paris visite guidée - exposition permanente.

Les sans-logis sont attirés par Paris et les lumières des grandes villes parce qu'ils pensent que c'est plus facile d'y trouver de la nourriture un toit et un travail. En même temps, c'est une illusion, la vie à la capitale est souvent plus dure que dans les villes moyennes de province où ils peuvent plus facilement trouver des réponses adaptées.



c. Où ?

La rue, les halls d'immeuble, les squares, les quais de Seine, les parkings, les passages sous terrains, les passages couverts des monuments (église, musée, institutions) les porches d'immeubles et de magasins, sous les ponts, les marches d'escalier, les gares, devant les bouches de métro, dans le métro, sur les grilles de chauffages urbain.

L'espace urbain est conçu pour accueillir une population urbaine qui l'investit pour satisfaire ses besoins économiques, culturels et sociaux. Une organisation importante s'est décidée en fonction de nos nouveaux modes de vie, du développement de la consommation, des déplacements dominés par des besoins d'accessibilité au plus grand nombre.

L'existence des transports, des rues, la construction de centres commerciaux ont contribué à édifier un espace public complexe.

Les SDF investissent les espaces publics connectés à la rue, parcs, parking, aéroports...

Ils y font leurs pratiques (manche, drogue, alcoolisme, etc...)

Les SDF occupent l'espace par l'errance, plus exactement certains espaces en négligent d'autres ou en sont exclus.

Les parcours des SDF dans Paris peuvent recouvrir tout le centre, du Nord au Sud et d'Est en Ouest.

Mais on remarque que certains quartiers sont privilégiés par les SDF, par exemple le VIII^e arrondissement où se trouve la rue du Château-des-ren-tiers, dans cette rue se trouvent plusieurs centres d'accueil pour les SDF. De même, ils recherchent les squares du XV^e arrondissement et le périmètre des gares notamment de la gare Saint- Lazare.

Les gares parisiennes sont des lieux où toute population « louche » a tendance à se concentrer. Par exemple à la Gare du Nord se sont plus ou moins installés toxicomanes, clochards et prostitués. La Gare de l'Est est un lieu d'accueil pour les SDF clochardisés. La Gare Montparnasse regroupe majoritairement les jeunes SDF.



d. La rue un mode de vie

Chaque lieu est un lieu besoin : lieu repos , lieu squatte, lieu travail, lieu repas, lieu échanges, lieu information, lieu assistance, lieu hygiène...

Chaque SDF organise sa vie autour d'un « agenda », d'une routine compliquée mais extrêmement systématique autour des besoins vitaux et surtout de l'image de soi. Un emploi du temps rigide pour éviter de trop penser et garder la tête hors de l'eau.

Trouver à manger, trouver des vêtements, trouver une douche, trouver un coin de rue ou banc où le vent glacé ne souffle pas trop fort, dormir un peu, se lever, partir, trouver un endroit où faire ses besoins...

Assurer ses besoins vitaux prend toute la journée et déjà la journée recommence.

Chacun connaît le meilleur jour de passage, le meilleur moment pour le meilleur vestiaire, chacun juge de la qualité des services rendus et sait bien que la douche de telle gare est préférable à celle de leur coin quotidien, c'est pourquoi ils s'organisent pour y aller le jour de faible affluence. Ils repèrent les après-midi de fermeture du café social et savent que le même jour, c'est au centre des retraités de la ville qu'ils peuvent se poser et boire un café au chaud.

Dans l'ensemble, les SDF alternent l'utilisation des camions, des restos, des associations, dans l'impossibilité qu'ils ont d'allier le rythme décalé qu'exige la vie à la rue avec leurs horaires.





La rue pour eux c'est ?

- Une entraide
- La chaleur humaine
- Une vie alternative et collective
- Liberté indépendance
- Une vie de bohème
- Un maintien de soi pour ne pas sombrer

Fabrice, 32 ans, déclare : « c'est un peu la bohème, la vie à la routarde, c'est pas métro, boulot, dodo. »

« La rue c'est notre choix, notre mode de vie. » Nadine

Il faut des années, pour accepter la rue, s'y organiser une existence sans trop de souffrance et y trouver ses repères. À la rue, on se fait des amis, on se fait un trou, on construit sa vie.

La vie à la rue est très difficile, alors chacun essaye à sa manière de ne pas sombrer, ils essaient de se créer un monde illusoire.

C'est vivre sans contraintes, malgré les conditions dures dans les lesquelles ils vivent.

Bruno, 46 ans, à la rue depuis 3 ans :

« j'ai besoin de toute mon énergie pour croquer la vie heure par heure, jour après jour », « Pour vivre à la rue nous sommes obligés d'aller ici et là pour soulager nos besoins, nous sommes comme des marionnettes articulées, là c'est l'estomac, à vingt minutes d'ici pour manger »

« Ce soir, Habib a réussi à acheter des saucisses, du poulet, du mousseux, alors les quatre amis font un barbecue avec du bois de récupération. D'autres SDF et certains passants attirés par le braisier arrivent avec des guitares et improvisent une petite fête. »

e. Appropriation d'un lieu.

Certains se bricolent un lieu de vie pour ne pas sombrer totalement. Ils tentent de s'aménager un abri qui peut être durable sur un terrain, avec des matelas, et protection contre la pluie, un hameau de cahutes branlantes, des coins cartonnés, c'est plus qu'un bivouac mais moins qu'un foyer.

À Paris des centaines de SDF se sont bâti un toit individuel, faisant de la rue leur domicile fixe.

Certains dressent des tentes, des abris de fortune sur les berges de la Seine, sous les ponts du boulevard périphérique ou des sorties d'autoroute, d'autres recréent des espaces en installant des chaises, des planches, une table, des sacs plastiques...



François et ses amis (entre l'autoroute et la Seine) : « Ici c'est chez nous ! on est fiers parce que notre maison, on l'a construite tout seuls, avec nos mains, et notre volonté, avec le temps t'apprend à trouver les bons cartons, les planches et les plastiques, pour faire tenir ta cabane. »

Jocelyn l'antillais « spécialiste du carton d'expédition internationale ».

Kriss le Moldave qui peste contre « le bruit des motards derrière la porte »

Jean, qui s'excuse du désordre de sa chambre... Et bien d'autres.

Plus loin un autre groupe a aménagé les arches métalliques d'un pont, cette copropriété précaire compte 9 chambres, un salon de bric et de broc, un coin cuisine avec eau « coulante ».

« Ils s'attribuent un lieu de vie, un recoin, dans les garages, les buissons, c'est très important cette appropriation, c'est un repère identitaire. » Explique Viviane Tourtet.

Avec leur mode de vie discret, dotés d'un confort minimal, ils choquent moins le passant que ces ombres recroquevillées, à même le sol, sous un carton humide.

f. Le nomadisme

Tendance à l'instabilité d'habitat et aux déplacements par nécessité de se procurer des moyens de subsistance. Le nomadisme est un mode de vie et un mode de peuplement. La quête de nourriture motive les déplacements d'hommes.

Le nomadisme est souvent associé à une organisation sociale de type tribal.

Il est possible de mener une vie sociale, religieuse, psychologique, politique, culturelle, individuelle et collective sans se sédentariser.

L'exemple le plus célèbre est celui des tziganes. Ces sociétés tziganes continuent depuis 6 siècles à errer volontairement sur le territoire européen. Ils ont gardé leur religion, leurs coutumes, leurs traditions ainsi que leurs langues, ils se marient le plus souvent entre eux. Les SDF à l'opposé n'ont pas de revendications identitaires, ils ne développent ni les éléments d'une culture de la rue, ni une recherche d'esthétisme quant aux lieux de rassemblements et de circulation.

On peut lier les SDF et les tziganes par le fait de n'avoir aucun domicile fixe.

Les SDF sont nomades par le fait de chercher un abri un recoin, un squat, adapté à leurs besoins ou bien de la nourriture.

Le « nomadisme », pour près de 45% d'entre eux, est une mobilité toute relative. En général les SDF se déplacent dans un périmètre très restreint, contrairement à l'idée reçue d'une forme de mobilité dans l'errance, cette population à tendance à se greffer à une place.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles ils ne sont pas ou peu mobiles dans la journée. Tout d'abord ils sont trop méfiants et se sentent en insécurité continuellement, ils ont peur pour leurs affaires, car certains amassent beaucoup d'affaires. Et puis souvent pour cause de mauvaise santé des problèmes aux pieds, de la fatigue ou autre les empêche de marcher trop.



g. Et les aides ?

Depuis l'hiver particulièrement rigoureux, de 1993, quand la découverte des premières victimes du froid émeut la France divers initiatives ont été prises. Dès Lors, on prend conscience que la solidarité doit aller au-delà de la nourriture, et qu'il faut se préoccuper de l'hébergement des SDF afin d'éviter que des hommes meurent dans la rue. Les centres d'hébergements insuffisants en nombre ne semblent pas répondre aux besoins. Des campagnes TV sont alors lancées afin de récolter des dons pour l'achat de 2000 sac de couchage qui seront distribués aux SDF.

Un grand nombre d'association et d'institutions sont présentes pour aider les plus en besoin principalement durant l'hiver.

Médecins du Monde (depuis 1986) et le SAMU social (depuis 1994) offrent à Paris, comme dans le reste de la France, consultations médicales et soins infirmiers, et pour ce qui du SAMU social, un service de transport médicalisé, un réseau de centres d'hébergements, et la possibilité, de bénéficier de soins en lits d'infirmerie.

Par ailleurs, diverses organisations caritatives (Emmaüs, Armée du Salut, Secours catholique, etc) offrent des services variés et nombreux en allant de la distribution de soupe jusqu'à diverses formes d'hébergement à durée variable, en passant par des services sociaux et vestimentaires.

Les Restos du Cœur, créés en 1985 par Coluche, annonçaient pour leur première campagne 8 millions de repas servis. Des chiffres qui ont explosé, en 2000, 55 millions de repas. Beaucoup de ces dispositifs ont un caractère saisonnier et ne fonctionnent que de novembre à mars.

Entre avril 2002 et avril 2006, le dispositif d'accueil en région parisienne est passé (toutes structures confondues) de 17 211 à 26 642 places.

Paris concentre 63 % des capacités régionales, sur ce total :

- 7237 places concernant le dispositif d'accueil et d'hébergement d'urgence.

- 5626 en centres d'hébergements et de réinsertion sociale (CHRS)

- 2730 places dans les centres d'accueil pour les demandeurs d'asile.

- 10 570 chambres en hôtel, pour les familles avec enfants.

Les accueils d'urgence prévus à l'origine pour des hommes seuls, ne sont pas toujours adaptés aux « nouveaux exclus ».

Viviane Tourtet raconte ici, comment elle a décidé de fonder son association :

C'est à la suite d'une rencontre. Il y avait au pied de mon immeuble un sans abri qui vivait là avec toutes ses affaires, je discutais un peu avec lui, et puis un jour en sortant de chez moi je le vois dans une camionnette, je lui demande ce qu'il se passe, il m'explique qu'un habitant du quartier lui a donné cette camionnette qui ne roule plus, mais qu'il a pu s'y installer tranquillement avec ses affaires. Cependant, un jour, il a été expulsé, parce qu'il était resté trop longtemps sur la voie public, les policiers ont emmené la camionnette à la fourrière, il s'est retrouvé du jour au lendemain en plein mois de décembre à la rue. J'ai été révoltée, j'ai écrit une lettre à un quotidien qui a été publiée. Puis avec l'aide des riverains nous avons fait une pétition.

Ce sans-abri s'en est sorti pendant quelque temps. Il nous a demandé par la suite si nous pouvions faire ce qu'on avait fait pour lui avec les autres sans-abri. De là, nous avons fondé notre association depuis 5 ans maintenant. »



Réticence à dormir dans les foyers.

Cependant de nombreux SDF restent réticents à se rendre dans ces foyers.

Violence, vols, maladies, saletés, agressions sont les raisons de ces refus. Ils ne peuvent non plus pas s'y rendre avec des animaux, ou même en groupe ou avec leurs conjoints...

Ces centres demandent beaucoup trop de contraintes, les SDF ont du mal à s'y rendre et suivre les règles.

Chaque centre d'hébergement d'urgence ont leurs spécificités, beaucoup comme La Mie de Pain (13^e) ne sont destinés qu'aux hommes seuls qui peuvent pour les plus de 45 ans bénéficier d'un repas et d'un hébergement « durable » jusqu'en avril. Les plus jeunes doivent pointer tous les jours.

Les établissements d'accueil se sont multipliés cependant, il manque un grand nombre de places, alors pour gagner de l'espace, les « asiles de nuits », les espaces sont en hauteur (lits superposés).

C'est un espace commun, jamais privatif : par exemple les douches sont collectives.

Assez récemment ont été introduits dans certaines salles, des boxes vitrées entre les lits (à 2 ou à 4).

Dans les cantines, il n'y a pas de tables séparées. Les SDF mangent côte à côte sur des longues tables où la nourriture est servie par le personnel du service.

Enfin à l'entrée des bureaux, les SDF sont canalisés dans des files d'attente et n'accèdent aux guichets ou devant la table où la personne ne les reçoit que par un « SAS ».

Les horaires des établissements d'accueil sont très stricts : en général, le SDF ne peut plus y entrer après 18 h, l'extinction des feux se fait à 21h (comme à l'armée). Les SDF doivent sortir de l'établissement été comme hiver à 6 h du matin (heure à laquelle les gardiens de nuit finissent leur service) et se retrouvent sur le pavé.

Les admissions se font pour la durée de quelques jours, voire d'une semaine, éventuellement renouvelables. Ensuite la personne Sans Domicile Fixe doit de nouveau appeler le 115 (numéro d'urgence) pour tenter d'obtenir une autre place.

« Il faut jongler avec les horaires contraignants, trouver à s'abriter, à s'occuper dehors, transporter ses affaires. Souvent l'accueil ne dure pas plus d'une semaine. À peine posés, les SDF retrouvent l'angoisse de s'assurer un toit pour les jours à venir. Et pour un bref répit en foyer, ils risquent de devoir se battre pour retrouver leur place dans la rue. »

Dans les centres, la population est très diverse et la promiscuité entre eux en dérange plus d'un ...

Les SDF reconnaissent que les bénévoles des soupes de nuit et des Restos du Cœur leur apportent réconfort et gentillesse, ils considèrent que les dispositifs d'accueil et d'hébergement sont inadaptés à leur mode de vie.

Ils dénoncent les conditions indignes qu'on leur impose et expriment des critiques violentes à l'égard de certaines structures d'urgence.

Les SDF utilisent les organismes tout en cherchant à préserver leur autonomie ainsi que leur dignité.

Après avoir attendu au téléphone (115) parfois pendant des heures, répondre au même questionnaire chaque jour est une humiliation pour les SDF. Raconter comment ils sont arrivés là, leur passé, les galères. Ressasser des événements pas glorieux est souvent difficile.

Si l'aide demande trop de contraintes alors ils refusent de s'y soumettre.

Malgré, les campagnes de presse en faveur des centres d'hébergements et les panneaux d'information de la Mairie de Paris indiquant les adresses des centres et les numéros d'appel, il semble que même l'hiver, les SDF préfèrent dormir dans les cages d'escalier, le hall des agences bancaires et commerciales plutôt que solliciter ces structures. Ils préfèrent autant qu'ils le peuvent, squatter, vivre à la belle étoile que se soumettre à l'hébergement collectif.

Les SDF confirment qu'il ne suffit pas d'un toit, un peu de nourriture, pour que des hommes se sentent réellement respectés.

*« Jamais je n'irai en foyer »
« Je ne veux pas être mélangé à des alcooliques ou à des drogués »
« Il y a des bagarres et surtout la prise en charge est trop courte, si on nous propose des chambre individuelles pourquoi pas ? mais les dortoirs, pas question, je préfère dormir à la rue, sans hésitation. »*



C. Le phénomène : Les tentes

a. Les faits

L'hiver dernier, 350 tentes individuelles ont été distribuées par Médecins du Monde, pour protéger du froid, les SDF qui refusent de rejoindre les centres d'hébergements. Des campements sont apparus un peu partout dans Paris : aux abords du canal de l'Ourcq et du canal Saint-Martin, sur le quai d'Austerlitz, sur le boulevard de Richard Lenoir ou encore sous le métro aérien. Faute d'un toit, une toile de tente.

Solution temporaire

Ces tentes ne sont qu'une solution temporaire en attendant que des places permanentes soient trouvées dans des centres d'hébergements, puis des logements. De nombreux riverains ont accueilli favorablement cette initiative, Les passants s'arrêtent plus facilement pour donner et apporter leur aide.

Certains ont même suivi l'exemple de Médecin du Monde, la saison est à la compassion, et ont offert des tentes à des SDF qui en étaient privés, ainsi que des matelas et de la nourriture.

Double fonction

Cependant cette opération au-delà de mettre à l'abri les SDF en danger, avait pour objectif d'interpeller les pouvoirs publics sur l'inadaptation et la faiblesse des dispositifs déjà existants, ainsi que de rendre visibles des gens invisibles.

« Attirer l'attention sur le sort de ces personnes que les Parisiens étaient habitués à croiser en nombre croissant, au point de ne plus les voir. »

Graciela Robert, qui a mené cette opération et en a eu l'idée : *« la tente n'est pas une solution, juste un signe d'échec. »*

Pour autant, ces tentes ne doivent pas persister : chaque tente est un toit qui manque. »

« On s'est habitué à voir des personnes dormir dehors, ces tentes ne sont que des balises de détresse vouées à attirer l'attention. »

« Les tentes ont créé une passerelle, un intermédiaire. Les gens ne peuvent pas ignorer cette présence, alors ils s'approchent plus facilement des gens de la rue. On reçoit beaucoup plus d'appels de soutien. »

Viviane Tourtet affirme : *« Au départ j'ai accueilli cette initiative très positivement, en me disant qu'au moins on essayait de faire quelque chose. Puis, je me suis dit que c'était bien, mais que s'il y avait ces tentes c'est qu'il manquait quand même un toit. Une tente ne remplace pas un toit. »*

b. La misère pas moins pénible au soleil.

S'il est reconnu que le froid fait des ravages dans la rue, on admet moins facilement que la chaleur est aussi dangereuse pour ceux qui y sont exposés.

Ainsi croit-on que la saison la plus dure est l'hiver.

L'été devient aussi un moment où la présence des SDF dans la rue fait débat.

Les structures d'accueil restent ouvertes pendant l'hiver, mais à partir de mars, il n'y plus ou presque personne, alors les SDF installés dans les tentes les ont gardées car « la misère n'est pas moins pénible au soleil ».

« On crève de faim et on crève de solitude ».

Les fortes chaleurs rendent plus urgente l'instauration de nouveaux dispositifs.

Sédentarisation

Une misère sédentarisée, camping sauvage, des villages de tentes, des « mini-bidonvilles ».

La tente est devenu un lieu sûr où les SDF peuvent dormir le soir et entreposer leurs affaires sans avoir à les transporter en permanence dans un sac à dos.

« dans les centres on y éteint les lumières à 21h, et on doit partir tôt le matin, alors on reprend nos affaires et on marche, au moins avec les tentes on peut garder notre intimité et ranger nos affaires comme dans un petit placard. »

« Maintenant on a un chez nous, comme un petit village, on est protégé, on a un peu d'intimité, on dort mieux, et on peut laisser nos affaires, c'est essentiel... »

« Là au moins on est à l'abri du vent. Le premier soir, je me croyais dans un petit appart, t'enlèves tes chaussures, le pull-over, tu dors avec un seul duvet. »

« Elle est à nous, c'est privé, c'est notre domicile maintenant. »

Cependant plusieurs associations et les autorités pensent que l'installation des tentes a favorisé la sédentarisation des SDF.

Les tentes ont favorisé le regroupement des Sans-abri, elles empêchent d'avoir accès à ces personnes.

« Il est plus difficile de convaincre huit SDF installés en campement d'aller en hébergement qu'une ou deux personnes isolées. »

« Des campements il y en a depuis des années, dans le bois de Boulogne ou de Vincennes, et sous le périphérique, mais les tentes sont implantées en plein cœur de la capitale! »

SDF, paris plage

Une misère d'autant plus visible et d'autant plus dérangeante qu'elle fait tâche au milieu du décor de « paris plage ». Alors s'installe « une chasse aux SDF » installés sur les berges.

« Chaque année à l'occasion de Paris -plage, la Mairie nous demande d'intervenir » Emmaüs.

c. Cohabitation dégénère.

L'opération initialement « festive » a vite pris l'allure d'un symbole accusateur contre l'exclusion et la précarité.

Le résultat a dépassé les espoirs des initiateurs de « l'opération tentes » : loin de rendre la précarité plus confortable, elle l'a rendue inacceptable et embarrassante.

La tension est nettement montée au printemps lorsque les riverains ont compris que les SDF désormais sédentarisés dans ces tentes ne participeraient plus, qu'ils avaient fait de ce morceau de trottoir leur territoire.

Les citoyens sont dérangés par l'omniprésence de ces tentes.

Les riverains, touristes et autres âmes sensibles semblent dérangés par l'installation des tentes et découvrent que la misère est en bas de chez eux. Les odeurs, les bruits, les bagarres, les saletés gênent.

Sur les trottoirs, les campements s'enracinent et les débris s'entassent.

« La saleté est devenue insupportable »

« Les tentes ont accéléré la dégradation du quartier »

Les professionnels, comme les intervenants du Samu Social ou les équipes spécialisées de la préfecture et de la mairie de Paris, doutent des effets de cette opération qui aurait pour conséquence d'isoler un peu plus les SDF.

« Il devient beaucoup plus difficile de parler à ces gens qui s'enferment dans leurs tentes. »



L'action organisée l'an dernier par Médecins du Monde a fait des petits dont l'association Les Enfants de Don quichotte. Une action similaire, rendre visible ce qui est invisible, mais l'impact et la médiatisation se font d'autant plus fort à l'approche des élections.

Tout a commencé par une indignation, un ras-le-bol moral. Celle d'un groupe d'amis qui jugent scandaleux de s'habituer à laisser à la rue des milliers de sans abris.

Les enfants de Don quichotte ont choisi le canal Saint-Martin pour installer un campement de SDF mi-décembre 2006, ils se battent comme le héros de Cervantès contre le moulin-à-vent de l'indifférence face à l'urgente question des Sans-domicile fixe.



Des centaines de tentes rouges en enfilade sur les quais du canal. Opération de mise en scène de l'obscur. Des « biens logés » viennent y passer la nuit, de leur plein gré aux côtés des « mal-logés » et tentent le temps d'une nuit de comprendre les conditions de vie à la rue.

Les motivations de l'association sont simples, interpeller les pouvoirs publics et modifier le regard porté sur les SDF.

Les enfants de Don quichotte ont réussi à créer un « événement » autour d'un vieux problème : celui de la pauvreté et de la précarité.

Le jour de Noël naît une charte du canal Saint-Martin : l'ouverture des centres d'hébergements d'urgence toute l'année et 24h/24, le développement de solutions d'hébergement durable, la création immédiate de logements temporaires, ou encore l'affirmation d'un droit au logement opposable.

La question du logement est d'autant plus pertinente en vue des futures élections présidentielles. Alors tous les partis ou presque se sont empressés de signer la charte.

Les Enfants de Don Quichotte ont obtenu mercredi 24 janvier des engagements décisifs de la part du ministère de la cohésion sociale et du Logement.



Conclusion

Les enfants de Don Quichotte ont permis de faire bouger les choses, grâce à une parfaite communication un bon moment, et des bonnes idées, L'opération a été un réel succès, au point d'élargir le phénomène aux villes de province. La principale bataille était le logement mais aussi tenter de faire changer les regards portés sur la population SDF

Ce qui manque véritablement aux exclus, au-delà même de la nourriture, d'un toit, de l'argent, c'est la reconnaissance. Un regard d'égal à égal, une main tendue.

La chute vers la rue est rapide, mais la remontée est longue.

Les conditions de vie des SDF sont extrêmement dures : vivre à la rue, c'est vivre sans savoir de quoi sera faite l'heure qui arrive, dans une permanente précarité, dans une grande difficulté matérielle, physique et psychologique.

C'est une population difficile à cerner, tant elle est mixte.

On ne peut pas les classer, les ranger dans des stéréotypes.

Chaque individu a sa particularité.

Cependant on sait que l'ensemble des SDF sont dans le besoin. Et c'est qui fait qu'on peut en faire une généralité.

En tant que designer, le travail est d'autant plus intéressant que c'est une population qui demande de l'aide.

Mon travail n'est pas d'apporter des solutions visant à réduire leur nombre, mais d'apporter des solutions permettant aux SDF de faciliter leurs vies.

- Comment pousser les gens à aider les SDF ?
- Comment aider les SDF à affirmer leur identité /humanité ?
- Comment aider les SDF à être actifs dans la ville ?
- Comment motiver les SDF à aller dans les centres ?
- Comment travailler sur l'intervention dans la rue des bénévoles ?
- Quels outils de communications sur les conditions de vie des SDF ?
- Le Kit du SDF , SDFK

Bibliographie

Les Sans Domicile Fixe à Paris

Livres :

- « Les naufragés » par Patrick Declerck – édition Terre Humaine Plon 2001
- « Les SDF, visibles, proches, citoyens » par Danielle Ballet – édition PUF 2005
- « Et si les SDF n'étaient pas des exclus ? » par Stéphane Rullac – édition l'Harmattan 2006
- « C'est ma ville ! de l'appropriation et du détournement de l'espace public » par Nicolas Hossard et Magdalena Jarvin – édition l'Harmattan 2006
- « Les inutiles » par Annie Garnier Muller – édition de l'atelier 2000
- « La question SDF, un lien social » par Julien Darmon- édition PUF 2002
- « Figures de l'exclusion, parcours des Sans Domiciles fixes » par Jacques Guillou et Louis Moreau de Bellaing - édition l'Harmattan
- « Les SDF un phénomène d'errance »
- « Les SDF » par Véronique Mougin – édition Poche 2005
- « J'habite en bas de chez vous » par Brigitte - oh éditions 2007

Articles de presse :

- « SDF de Paris, un camping planétaire » Nouvel Observateur - octobre 2006
- « Paris 1270 hébergements pour les SDF campeurs » Le Figaro - août 2006
- « Ces tentes qui accusent » Libération – août 2006
- « Arthur, le campeur du pont Marie » Le Monde – août 2006
- « Quand les mini bidonvilles s'installent à Paris » Marianne - juillet 2006
- « Le dur été des SDF » Nouvel Observateur- juillet 2006
- « Tentes pour SDF » Le Monde - juillet 2006
- « SDF, Paris fait plages nettes » Libération - juillet 2006
- « SDF, frappés par la vague de chaleur » Le Monde –juillet 2006
- « Seine, l'autre Paris Plage » Nouvel Observateur – juin 2006
- « Ces tentes de la honte » L'express - février 2006
- « Sans Crèche fixe » Libération – décembre 2005
- « Des tentes igloos comme cri de révolte » Libération – décembre 2005
- « Sans toit ni lien » Le Monde – avril 2005
- « Zéro SDF , est ce bien raisonnable ? » Le Figaro – Mars 2002

Sites WEB :

- Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Sans_domicile_fixe
- Médecin Du Monde : http://www.medecinsdumonde.org/terrain/thematiques/thematique_sdf
- Psychologies magazine : http://www.psychologies.com/cfml/article/c_article.cfm?id=1845
- Solidarité des Français : <http://www.association-sdf.com/>
- Armée du Salut : <http://www.armedusalut.fr/fondurges.html>
- Idées reçues : http://www.ideesrecues.net/idees_recues/Extraits_pdf/sdfextrait.pdf
- L'humanité : <http://www.humanite.presse.fr/journal/2005-11-28/2005-11-28-818763>
- les enfants de Don Quichotte : <http://www.lesenfantsdedonquichotte.org/>

Credits photographiques :

- Page 4 : Getty images
- Page 6-7 : Getty images
- Page 8 : Getty images
- Page 10 : Getty images
- Page 13 : Getty images
- Page 14 : Getty images
- Page 16-17: Getty images
- Page 18 : Getty images
- Page 22 : Getty images
- Pages 24-25 : Getty images
- Pages 26-27 : Getty images
- Pages 30: Getty images
- Pages 31 : Les Enfants de Don Quichotte
- Page 32 : 1ère: Camille Bossu, 2ème: Getty images
- Page 33: Getty images
- Page 37 : Getty images
- Page 40 : Google image
- Page 41 : Les Enfants de Don Quichotte
- Page 42 : Gauche: Google image
Droite: Les Enfants de Don Quichotte

Couverture : Jean-charles Content

Résumé du mémoire

Les Sans Domicile Fixe à Paris

L'hiver dernier, 350 tentes individuelles ont été distribuées par Médecins du Monde, pour protéger du froid, les SDF qui refusent de rejoindre les centres d'hébergements.

Ces tentes ne sont qu'une solution temporaire, elles ont été installées dans le but

de mettre à l'abri les SDF en danger, d'interpeller les pouvoirs publics sur l'inadaptation et la faiblesse des dispositifs existants, ainsi que de rendre visibles des gens invisibles.

Sil est reconnu que le froid fait des ravages dans la rue, on admet moins facilement que la chaleur est aussi dangereuse pour ceux qui y sont exposés.

Les relations entre SDF et les riverains étaient déjà difficiles mais lorsque les riverains ont compris que les SDF désormais sédentarisés dans ces tentes ne partiraient plus, la tension est montée..

Une misère d'autant plus dérangeante qu'elle fait tâche au milieu du décor de « paris plage ».

Cependant ces tentes ont permis à certains SDF de pouvoir habiter, investir un lieu.

Pour les SDF c'est conserver les apparences de la vie domestique, un refus de la déchéance, un signe de bonne santé mentale.

La rue, les halls d'immeuble, les squares, les quais de Seine, les parkings, sous les ponts, les marches d'escalier, les gares, devant les bouches de métro, dans le métro sont les lieux d'habitat des SDF dans la rue en général.

Certains aménagent un coin, se bricole un lieu de vie. Des cabanes avec des matelas, des cartons, des sacs plastiques etc...

Contrairement à l'idée reçue qu'on se fait sur les déplacements des SDF et d'une forme de mobilité dans l'errance, pour près de 45% d'entre eux, cette mobilité est toute relative. En général les SDF se déplacent dans un périmètre très restreint.

Ils vont et parcourent la ville en fonction de leurs besoins. Par exemple pour rejoindre une association, ou une maraude

Un grand nombre d'association et d'institutions sont présentes pour les aider principalement durant l'hiver. Elles offrent des services variés allant de la distribution de soupe, en passant par des services sociaux et vestimentaires, jusqu'à diverse formes d'hébergement.

Ces centres demandent beaucoup trop de contraintes, les SDF sont réticents à se rendre dans ces foyers. Violence, vols, maladies, saletés, agression, horaires fixes, trop de promiscuité et des conditions d'accueil parfois intolérables.

Être SDF c'est être en dehors de tout enracinement, de tout statut social. Être SDF, c'est perdre ses repères, être non-inscrit dans la société.

On évalue à 3 millions le nombre de mal-logés en France, et 86000 celui des sans abris. À Paris, on compte (estimation) 15000 SDF.

On les enferme dans une image caricaturale. Ils nous renvoient une image de la dégradation physique et de la marginalité.

La marginalité c'est la différence, vivre en marge de la société. Elle nous met en marge nous place en bordure de tout groupe humain.

Les SDF, le phénomène SDF, l'état SDF, ne sont pas qu'un problème de lieu mais aussi un problème de lien. Les liens des SDF sont souvent insuffisants.

Pour tenter de subvenir à un minimum de besoins certains SDF pratiquent la mendicité.

Ils parcourent les rues, les métros en quête de quelques sous ou autres...

Les techniques de mendicité sont différentes selon les individus, le lieu et les personnes rencontrés.

Cette question des SDF est devenue un véritable enjeu de société comme en témoigne sa médiatisation importante, mais néanmoins saisonnière.

Les relations avec les SDF sont plus ou moins faciles selon la personne ou la nature de l'institution.

On a souvent une image négative des SDF, on a un regard de dégoût envers eux.

Où alors on adopte un regard de compassion, car ils nous renvoient l'image de personnes en détresse, manquant de tout.

Les relations entre les SDF et les associations sont assez bonnes en général.

Les associations sont là pour leur apporter un soutien moral et physique.

Il y a souvent une réelle relation de partage et d'échange qui s'installe. Parfois même des amitiés. Les associations agissent avec écoute et respect.

Les relations entre SDF sont très difficiles, ils ont tous un parcours chaotique, fatalement c'est pas simple. Ils sont méfiants les uns des autres.

Il n'existe pas entre eux de relation communautaire, pas de valeurs partagées, ni d'idées de revendications identitaires.

Ils ne font jamais référence à un « nous » collectif.

summary

The homeless in Paris

Last winter ,350 individual tents were spread among the homeless who refused to join sheltering centres, to protect them against cold.

Only a temporary solution, they secured and sheltered the homeless, reminding public authorities on the existing device's unfitness and weakness and reveal these usually invisible people.

Collective awareness acknowledge on suffering from low temperature, it lacks,the recongnition of warmth as an equal, threat to the one that faces it .

The relationship between the homeless and locals already critical went down after the sedentarisation of those tents, regarded as a disturbing misery after it spread out like a black mark in the scenery of « Paris- plage ».

Yet, those tents have given the homeless the ability to invest a place,and eventually to inhabit it.

For them, it is primarly an attempt to preserve appearences of domestic life, a denial of delapidation, a sign of healthy mind.

Streets, building halls, public squares, banks of the Seine, parking lots, underbrid ges,stairs,train stations,and subway's gates usually accommodates the homeless usually seen in the streets.

Some fit up something, fixing a place to live.
Shelters made of matress, cardboard, plastic bags...

Contrary to the perceived idea of mobility through roaming 45 % of homless have a restricted area of displacement.

They walk around the city according to theirs needs. For example to join an asso- ciation or a « maraude ».

A great number of associations and institutions essentially help them during win- ter.

They provide various services from food distributing to social services and a range of housing possibility.

These centres implie too much constraints.

Homless hardly go to these hostels where violence, crime,deseases, insalubrity, opening hours, promiscuity and host conditions are sometimes unacceptable.

Being homeless people, is being deprived of any social identity. Being homeless is losing the ones marks, it is marginalisation.

The estimated number of precarious inhabitants in France is 3 millions, and 8600 homeless people in Paris, number estimated at 15000.

Confined in a caricatural representation, they reflect the picture of physical degradation and marginality.

Marginality means difference, life out of the society. It puts us out of any human. Homeless people, the homeless phenomenon, the state homeless are not a matter of place but also a matter of relationship. They are often insignificant.

In an attempt to meet their minimal needs, some homeless people beg (for money).

They walk around the streets and subways looking for some coins.

Begging practices differ according to characters, places and audiences.

This issue became important states for the society best revealed with the media impact, although only seasonal.

Relationships are more or less easy depending on the person or the institution.

We have a negative view of homeless people, we feel disgusted by them.

Or we sympathise with compassion because we feel distress and a lack of everything.

The relationship between the homeless and associations are quite good generally speaking.

Association's aims are to provide a physical and psychological support.

There is often a real relationship of sharing and exchange that settles and sometimes even friendship.

Associations listen and respect.

Relationships between homeless people are rough, they all go through a chaotic path.

They are suspicious of each other.

It seems to lack a sense of community with a shared value system.

They never refer to a collective « we ».

Lexique

Les Sans Domicile Fixe à Paris

SDF: Sans-domicile Fixe.

Hétérogène : Qui est (composé d'éléments) de nature différente.

[En parlant d'un ensemble, d'un tout] Dont les éléments sont de nature différente et/ou présentent des différences de structure, de fonction, de répartition

Médias : Association des technologies de la communication (vidéo, télématique, micro-informatique, réseaux, banques de données, images, son)

Misère : Condition pénible de nature physique, matérielle ou morale, susceptible d'inspirer la pitié. Synon. détresse, infortune, malheur.

Précarité : Caractère de la détention précaire; fait de détenir un bien à titre précaire.

incertitude, instabilité. Précarité d'une situation, d'une position; précarité des débouchés, des ressources; précarité d'une analyse, d'un effort, d'un lien, d'une victoire; précarité de l'information

Citadin : Personne qui habite une ville, qui vit à la ville

Citoyen : Membre d'un État et qui de ce fait jouit des droits civils et politiques garantis par cet État.

Marginalité : Qui est en marge de ou n'est pas conforme aux normes, aux critères admis ou retenus dans un système donné

Personne vivant ou se situant en marge d'un groupe social déterminé ou plus généralement de la société dans laquelle elle vit.

Espace public : Qui est général, commun à tous.

Accessible, ouvert à tous; qui est à l'usage de tous, et dont la gestion, l'entretien revient à l'État ou plus particulièrement aux collectivités locales ou régionales.

Portion de territoire affecté à l'usage du public et non susceptible de propriété privée

Espace privé : Apprivoisé. Dont seuls quelques particuliers peuvent faire usage; où le public n'est généralement pas admis.

Ce qui fait partie de la vie familiale, personnelle d'un individu, de son intimité; ce qui ne concerne pas les autres.

Exclus : ui a été rejeté, évincé (d'un groupe) ou qui n'a pas été admis (dans un groupe).

Société: communauté d'individus organisée autour d'institutions communes (économiques, politiques, juridiques, etc.) dans le cadre d'un état ou plus généralement dans le cadre d'une civilisation à un moment historique défini.

Déshumanisation: Action de déshumaniser, de faire perdre les caractères spécifiques à la nature de l'homme et à sa condition.

Culture : Bien moral, progrès intellectuel, savoir à la possession desquels peuvent accéder les individus et les sociétés grâce à l'éducation, aux divers organes de diffusion des idées, des œuvres, etc.
Ensemble de connaissances et de valeurs abstraites qui, par une acquisition généralement méthodique, éclaire l'homme sur lui-même et sur le monde, enrichit son esprit et lui permet de progresser.

Population : Ensemble d'individus, ayant des conditions d'existence (économiques et culturelles) communes, habitant un espace défini par des limites administratives ou politiques (province, département, État), ou géographiques (région, ville, agglomération)

Rupture: Séparation brutale entre des personnes unies par des liens étroits.

Mendicité : État d'une personne qui mendie. Demander l'aumône.

Santé : État physiologique normal de l'organisme d'un être vivant, en particulier d'un être humain qui fonctionne harmonieusement, régulièrement, dont aucune fonction vitale n'est atteinte, indépendamment d'anomalies ou d'infirmités dont le sujet peut être affecté.

Hygiène : Branche de la médecine qui traite de tout ce qu'il convient de faire pour préserver et pour améliorer la santé.

Relation : Rapport, liaison qui existe, est conçu comme existant entre deux choses, deux grandeurs, deux phénomènes, deux personnes.

Dégout : Aversion, répugnance, Manque d'intérêt ou d'estime pour quelque chose (parfois pour quelqu'un).

Sédentarisation : Qui est attaché de manière fixe permanente à un lieu, une ville, un pays.

Groupe social : C'est un ensemble d'individus qui ont des points communs dans leurs attitudes, façon de se comporter, et qui sont largement déterminés par ce groupe, ce qui fait que ce groupe va se différencier des autres.

Fracture sociale : a fracture sociale est une expression utilisée essentiellement en France qui désigne généralement le fossé séparant une certaine tranche socialement intégrée de la population d'une autre composée d'exclus.

Compassion : Sentiment qui incline à partager les maux et les souffrances d'autrui.
Manifestations de pitié.

Répression : action de réprimer, de prendre des mesures punitives contre ceux qui sont jugés contrevenir aux règles, aux lois ou aux options d'un gouvernement, d'une société ou à la morale; fait d'empêcher par la violence un soulèvement collectif.

Rue : Voie de circulation bordée de maisons dans une agglomération

Espace urbain : espace de la ville; qui est relatif, qui appartient à la ville, aux villes.

Habitat : Fait d'habiter, de résider en un lieu.

Nomadisme : Tendance à l'instabilité d'habitat et aux déplacements par nécessité de se procurer des moyens de subsistance; genre de vie du nomade.

Mobilité : Caractère de ce qui peut être déplacé ou de ce qui se déplace par rapport à un lieu, à une position.

Contraintes : État de domination exercé par les circonstances sur une personne en la mettant dans la nécessité d'agir malgré soi

Remerciements :

Viviane Tourtet pour son accueil, ses informations et sa disponibilité.

Ainsi que toute l'équipe des «bancs publics».

Tout l'équipe des professeurs et de la pédagogie de Strate Collège Designers.

Ma famille , mes amis ...



les Sans domicile Fixe à Paris
diplome 2007

Camille Bossu
Cambossu@yahoo.fr
06 64 11 66 36


Strate Collège
designers

Strate Collège Designers
175/205 rue Jean-Jacques Rousseau
92130 Issy-les-Moulineaux